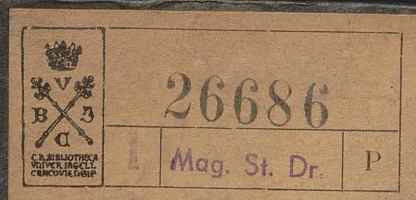

V
B
J
C
C.R. BIBLIOTHECA
UNIVER. JAGELL.
CRACOVIENSIS


V
B
J
C

LES RUSES AMOUREUSES,

OU

LE BARBIER D'ALCALA,

COMEDIE

EN DEUX ACTES,

par le S. DEGREVILE *Comédien.*



à VARSOVIE.

M. DCC. LXXVIII.



ACTEURS.

MARULLE Père, Procureur d'Alcala, boſſu.

MARULLE Fils, étudiant à Madrid, amant d'Iſabelle.

GE'RONTE, financier, Tuteur, & Oncle d'Iſabelle.

ISABELLE, Nièce de Géronte, amante de Marulle.

VALENTIN, intrigant, Barbier d'Alcala.

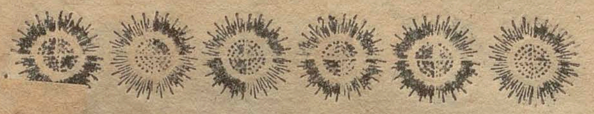
Un Laquais.
Un Poſtillon,
Un Ouvrier,
} Le même Acteur.

Un Commiſſaire,

Une Duegne,

La Scène ſe paſſe au 1. *Acte dans un Sallon de M. Géronte, à Madrid.*

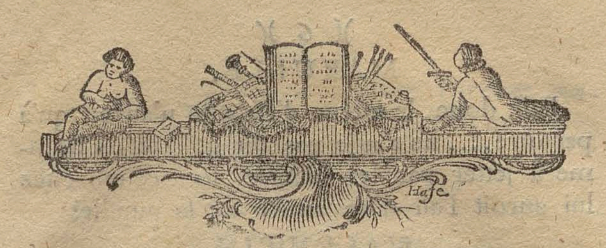
Au 2. *dans une maiſon délaiſſée à l'entrée d'Alcala.*



PREFACE.

LE ſujet de cette Comédie eſt pris de Perſile & Sigiſmonde, hiſtoire ſeptentrionale, tirée elle même de l'Eſpagnol de Miguel de Cervantes. Une avanture arrivée à une certaine Iſabelle Caſtruce, & qui eſt inſérée dans ledit ouvrage, m'a fait naître l'idée de la mêttre en action Théâtrale. J'y ai ajouté des perſonnages pour faire une Comédie en deux Actes, attendu que le Roman n'en auroit pû fournir qu'un petit, tout au plus. J'ai varié les caractères pour donner plus de reſſort à l'intrigue, & j'ai changé la forme du denouement, n'obmétant pas cependant de faire quelquefois, & quand je l'ai crû néceſſaire, tenir à mes principaux perſonnages le même langage de leur premier Auteur. Je ſouhaite que les retranchemens, & les additions que j'ai crû devoir faire à ce Conte, qui m'a parû fort ingénieux, n'empêche pas que le public le reconnoiſſe dans la Comédie que j'ai l'honneur de lui offrir.





LE BARBIER D'ALCALA, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

MARULLE, VALENTIN.

MARULLE.

PARLONS bas, tout feroit perdu fi l'on nous foupçonnoit ici.

VALENTIN.

Perdu pour vous feul apparemment, Monfieur; car ici, comme ailleurs, moi, je n'ai rien à perdre.

MARULLE.

Paix donc, le tuteur d'Isabelle n'auroit qu'à paroître.... ne t'ai-je pas dit qu'il seroit homme à jetter par les fenêtres tout ce qui chez lui auroit l'air d'un amant de sa pupille?

VALENTIN.

C'est pour cela que je suis fort tranquille, & comme cela vous regarde, si le premier j'apperçois votre jetteur, je descendrai promptement l'escalier pourarriver aussitôt que vous dans la rue.

MARULLE.

Maraud! C'est bien ici le cas de plaisanter!

VALENTIN.

Que voulez-vous? je ne suis jamais si gai que quand je n'ai pas le sol, & je vous jure que dans ce moment-ci vous m'assommeriez plutôt que de m'empêcher de rire.

MARULLE.

Ris donc, maraud, & crie à tue tête, puisque je suis dans ce moment-ci dans la fatale impossibilité d'acheter ton silence.

VALENTIN.

Il est, ma foi tant de gascons à présent sur cet article là, que votre sincérité mérite que je vous fasse crédit sur votre parolle;

je me tais, parlés ; aussi bien l'argent aujourd'hui est bien rare, & la sincérité des payemens fort amphibologique.

MARULLE.

Ta générosité, mon cher Valentin, sera payée, sois en bien sûr, & au centuple, si tu parviens à me rendre heureux.

VALENTIN.

Bon!

MARULLE.

Je t'ai déjà dit qu'il n'y a que quinze-jours que j'ai le bonheur de connoître la charmante Isabelle.

VALENTIN.

Cela est vrai.

MARULLE.

Il y a quinze jours que la même duégne qui vient de nous introduire dans ce sallon, me fournit la douce occasion de jurer à cette aimable fille une ardeur pure & éternelle.

VALENTIN.

Et la tendre Isabelle, depuis puinze-jours, & dans ce sallon, vous jure-t-elle, & à son tour, une éternelle ardeut?

MARULLE.

Oui, & c'eſt ce qui me déſeſpère, mon pauvre Valentin, je n'ai qu'un Cœur à lui offrir.

VALENTIN.

Et vous offre-t'elle le ſien, elle?

MARULLE.

Oui, elle a la bonté de m'aſſurer qu'elle n'en aura jamais d'autre que moi, ſi elle peut diſpoſer de ſa main & de ſa fortune.

VALENTIN.

Je ne vois point là dedans de quoi ſe déſeſpérer.

MARULLE.

Ah! Valentin, elle dépend d'un tuteur auſſi bruſque fol & avare, qu'elle eſt douce, ſage, & déſintéreſſée.

VALENTIN.

Et vous, vous dépendez d'un père auſſi bon, que vous êtes tendre.

MARULLE.

Cela eſt vrai; mais je ne ſuis par riche.

VALENTIN.

Iſabelle l'eſt; n'eſt-ce-pas la même choſe?

MARULLE.

Je ne ſuis encore qu'un écolier.

VALENTIN.

En fait d'amour, ces Meſſieurs-là valent beaucoup mieux que les maîtres.

MARULLE.

Et ce cruel tuteur ménace Iſabelle depuis un mois, de la tranſporter en Italie pour la marier avec un imbécile de parent qu'elle déteſte d'avance, & dont il ſe flatte, lui, d'avoir fort bon marché.

VALENTIN.

J'entends, le tréſorier d'Iſabelle voudroit que par là, ſon bien ne ſortît pas de la famille.

MARULLE.

Voilà ce que c'eſt.

VALENTIN.

Et moi, je dis que voilà ce qui ne ſera pas; je n'ai pas eu le temps depuis un quart d'heure que je vous ai rencontré dans la rue de vous dire les différens états par leſquels j'ai paſſai depuis trois ans que je vous ai perdu de vûe: , il eſt temps que j'entre en matière. Vous êtes aujourd'hui en philoſophie, j'ai fait votre connoiſſance en troiſième . . . Vous vous reſſouvenez bien de cela.

MARULLE.

Je m'en reſſouviens.

VALENTIN.

Et moi auſſi; vous étiez mauvais écolier, vous; j'étois bon correcteur, moi; vous faiſiez fort mal vos devoirs, & je vous donnois ſupérieurement le fouet.

MARULLE.

Paſſons.

VALENTIN.

Non, ne paſſons pas. J'ai ſur le cœur certaine injuſtice par vous envers moi commiſe, dont je veux, avant de rien entreprendre, tirer une petite vengeance.

MARULLE.

Te mocques-tu?

VALENTIN.

Non envérité, vous vous ſouvenez bien que je vous ai ſouvent en claſſe, & moi ſeul, fait mettre à genoux par ordre de votre régent.. &c. que vous m'avez un jour, dans un coin écarté, vous quatriéme, reduit à la pareille, & par votre ordre à vous.

MARULLE.

Quel verbiage inutile! & que s'enſuit-il?

VALENTIN.

Il s'enſuit, qu'au collège, comme j'étois le plus fort, vous étiez obligé de recevoir

les étrivières, qu'ailleurs, comme j'étois le plus foible, je fus obligé d'en passer par le même traitement, *ergo* aujourd'hui que vous vous remettez sous ma férule, il faut...

MARULLE.

Il faut...

VALENTIN.

Il faut, Monsieur, que vous regardiez ce Sallon comme une classe, & que...

MARULLE.

Un philosophe à genoux!

VALENTIN.

Les philosophes de nos jours font par fois de bien plus grandes extravagances pour obtenir leurs maîtresses.

MARULLE. (*il va pour se mettre à genoux.*)

S'il ne tient qu'à cela.

VALENTIN.

Levez-vous...un homme qui fait crédit d'argent peut faire crédit d'obéissance. Au sortir de troisième, après avoir tracassé les écoliers, je me mis en devoir de tracasser les grandes personnes.

MARULLE.

Quel metier fis-tu donc?

VALENTIN.

Je fis le clerc d'huissier.

MARULLE.

Il en faut.

VALENTIN.

Je me ferois bien paſſé qu'il en fallût; je vous réponds que ſi quelquefois au collége j'étrillai certains innocens; certains coupables, dans mon nouvel employ, les vengèrent amplement ſur mes triſtes épaules.

MARULLE.

Cela ne t'engagea pas à reſter long-tems dans ta nouvelle profeſſion.

VALENTIN.

Je vous en réponds. Je voulus eſſayer de l'étude d'un procureur, je ne fus pas plus heureux; comme j'étois laid, & que je ne groſſoiois pas aſſez vîte, ſon épouſe au bout de huit jours me fit mettre à la porte. Enfin, ſucceſſivement j'ai été Côme dans les galères de Breſt, domeſtique de pluſieurs Chevaliers de Lanſquenet, commis aux barrières, & laſſé de ne pas arrêter aſſés de contrebandiers, j'ai fini par en faire la prof.ſſion avec le plus grand ſuccés du monde.

MARULLE.

C'eſt donc là ton métier actuel?

VALENTIN.

Non j'ai eu à ce ſujet là un petit démêlé avec un grand Prévôt, qui, par jalouſie de

ce que j'allois sur ses brisées, voulut me faire sentir le poids de son autorité; pour n'avoir pas d'éxplication désagréable avec lui, je m'esquivai adroitement de ses mains, & jallai me réfugier dans votre ville d'Alcala, dans une maison dont j'ai pris l'entière propriété sans payer un sol de loyer.

MARULLE.

Et comment cela?

VALENTIN.

Les héritiers de ce terrein là, n'ont pas eu de fonds pour achever l'édifice, & les imbécilles de cette ville, fuient la maison en disant qu'il y revient des esprits.

MARULLE.

C'est celle qui est à l'entrée, & que l'on appelle la maison du Diable?

VALENTIN.

Oui, & comme l'on sçait que j'y demeure seul, on m'en appelle le Barbier. Personne à la vérité n'ose se faire raser par moi, mais les fols, & les désésperés viennent me consulter comme Devin, parce qu'ils me soupçonnent une connivence avec l'Empire infernal, ainsi jugez lorsqu'il s'agira d'un mariage, si je puis...

SCENE II.

MARULLE, ISABELLE, VALENTIN.

ISABELLE.

AH! mon cher Marulle, tout eſt perdu... mon Oncle...mais quel eſt cet homme là?

VALENTIN.

Ma phiſionomie ne la prévient pas en ma faveur; elle a dabord ce malheur là avec toutes les Dames,.. quelques unes pourtant s'y ſont faites.

MARULLE.

Tranquillisés-vous, ma chère Iſabelle; cet homme eſt tout à nous. Votre Oncle dites-vous?...

ISABELLE.

Mon Oncle m'oblige de faire à l'inſtant ce malheureux voyage dont il nous ménace depuis un mois.

MARULLE.

C'eſt de quoi j'entretenois l'honnête garçon que vous voyez. Lui ſeul, s'il le veut, peut le ſuſpendre par ſon induſtrie, & arrêter votre Oncle ici.

VALENTIN.

Et pourquoi déranger quelque chose? l'Oncle de Mademoiselle veut monter en chaise, cela lui fera du bien; si les chevaux ont mangé l'avoine & sont prêts à partir, qu'ils galoppent, c'est leur métier; le maître de la Poste compte sur l'argent qui lui en revient, tant mieux qu'il le touche; où est le malheur que tout cela arrive? Je puis aussi bien vous marier en route comme ici, un vrai politique doit agir toujours selon les circonstances, & ne nuire jamais à l'intérêt général.

MARULLE.

Tu me rassures par ta tranquillité, tu me donnes de l'espérance, mon cher Valentin, mais comment me résoudre à voir partir ce que j'ai de plus cher au monde? comment, adorable Isabelle, vous abandonner un instant, sans être tourmenté de l'inquiétude mortelle de vous perdre pour la vie?

VALENTIN.

Allons, Mademoiselle, à vous; dites lui à votre tour, & comment, mon cher Marulle, voir l'instant de notre séparation, sans mourir de cette seule idée? qu'elle apparence que le moindre rayon d'espoir luise sur nos beaux jours? pouvons nous nous en flatter sans un miracle des plus marqués? a-t'-on jamais

vû une maîtresse aller en Poste en Italie, pour épouser un amant qu'elle laisse à Madrid? & moi, je vous dis que vous deves à la promptitude de ce départ, la certitude d'être ce soir même unis l'un à l'autre.

MARULLE.

Je te vois comme un Dieu tutélaire, oui, notre amour est trop pur, adorable Isabelle pour craindre que le Ciel veuille nous désunir. Votre voiture va passer par Alcala, mon Père qui est procureur, résíde dans cette ville, je vais vous dévancer, me jetter à ses pieds, il m'aime, & je viendrai en sa présence mourir aux genoux de votre oncle, s'il persiste à me refuser votre main.

VALENTIN.

Pou, pou, pou, parce qu'il adore Mademoiselle, parceque Mademoiselle brûle pour lui, parcequ'il court la poste devant elle, parcequ'elle en fait autant derriére, parceque la Berline passe par Alcala, & pareeque son Père y est procureur, voilà un mariage fait; Et l'oncle de Mademoiselle qui est un obstiné Vieillard qui ne connoît par votre Père, votre Père qui est un bon homme, à la verité, mais qui ne connoît pas cet oncle, la disproportion des fortunes, le galand qui nous attend en Italie, & les chevaux qui ne

demandent qu'à courir, ne voilà-t'il pas de terribles empêchemens?

MARULLE.

Ah!.... après m'en avoir tiré tu me replonges dans le déſeſpoir.

VALENTIN.

Allez, ſoyez tranquille, votre état, & celui de Mademoiſelle m'intéreſſe; j'ai bon cœur, & je veux vous ſervir. Ce ſoir même je vous garantis nos deux vieillards d'accord ſur votre mariage, ou le Diable les emportera tous les deux; mais pour que je puiſſe opérer plus facilement, dépeignez-moi un peu, je vous prie, le caractère de votre oncle.

ISABELLE.

C'eſt un homme borné, avaricieux, particulier, bizarre, & fol, il ne paroît jamais tel qu'il eſt naturellement, & il faut le connoître à fond, pour pouvoir le définir; ſon defaut dominant eſt la Bruſquerie, mais au fond c'eſt un homme aſſez tendre, & bon même quelque fois. Hardi, déterminé en apparence, c'eſt l'être le plus puſillanime & le plus craintif. Enfin pour vous le peindre au juſte, figurez-vous à la fois l'homme le plus méſiant & le plus crédule, le plus préſomptueux, & le plus humble, le plus entreprenant & le plus irréſolu, le plus entêté, & le plus ſoumis, enfin le plus bouillant & le plus furieux, mai

en même temps peureux, & poltron comme un Liévre.

VALENTIN.

Peureux & poltron.

ISABELLE.

La poltronerie & la crédulité ſont chez lui deux ſi grand foibles, que j'ai rougi mille fois de voir ſes domeſtiques en abuſer. Dans les momens où il leur permettoit d'être familiers avec lui, je les ai vus en ricanant, lui faire prendre des contes de fées pour des vérités, & lui faire des peurs horribles par le recit d'hiſtoires impertinentes de revenants.

VALENTIN.

A merveille, la vache eſt à nous.

SCENE III.

UNE DUE'GNE *& les acteurs précedents*.

VOICI Monſieur Géronte.

VALENTIN.

Sauvons nous, & courons de ce pas à la Poſte; vous, Mademoiſelle, après votre entretien avec votre oncle, ménagez m'en un ſecond, pour que je vous faſſe votre leçon.

MARULLE.

Ma chere Iſabelle!

ISABELLE.

Mon cher Marulle!

VALENTIN.

Trêve de diſcours; & ſauvons nous; Vous avés des poſtes à courir, il eſt dangereux de vous épuiſer en complimens. (*ils ſortent*)

SCENE IV.

GERONTE ISABELLE.

GERONTE, *d'un ton d'humeur.*

PESTE ſoit des choſes précipitées, peſte ſoit d'un Voyage auſſi prompt! qu'un grand Seigneur commande, le roturier court, & ſe tue, pour l'obliger; qu'un roturier le ſollicite, le grand ſeigneur ne fait pas un pas pour lui. Germond, Picard, la fleur, où ſont donc ces Bourreaux là? je n'ai jamais vû de financier plus malheureux que moi, les Marquis qui ne paient pas leurs valets ſont bien ſervis, les fermiers qui les payent trop, ſont obligés de faire leur ouvrage.

(*avec plus d'humeur*)

Ah vous voilà, ma nièce: eh quoi, toujours triſte & pleureuſe! au moment d'un voyage,

à la veille d'une noce, ma foi tout concourt à me faire donner au Diable.... elle est peut-être l'unique femelle à qui le mot d'hymen ne fasse pas répandre des larmes de joie.

ISABELLE.

Je suis disposée à partir, mon oncle, mais les chevaux ne sont par encore prêts.

GE'RONTE.

Je le sçais bien & j'en enrage même; si je vais à la Poste moi-même j'y ferai beau bruit; le maître doit sçavoir que mon voyage n'est que pour obliger l'Empereur Charlequint, que je devrois être plutôt revenu que parti, & le malheureux n'en tient compte! je vais bien arranger ses chevaux & son Postillon, ce maraut là est plus bête que les animaux qu'il loue.

ISABELLE.

Si vous voulez, mon oncle, j'irai voir....

GE'RONTE.

Si les chevaux ont mangé l'avoine.... c'est bien là le métier d'une fille.

ISABELLE.

Eh non, mon oncle, j'irai voir si quelqu'un de vos gens....

GE'RONTE.

Eh, ne vous dis-je pas que depuis une heure je ne sçais ce qu'ils sont devenus. Je

vois bien qu'il faut que je faſſe mes affaires moi même, mais malheur à ceux qui tomberont ſous ma main. Je fais punir le maître de Poſte comme il le mérite, je donne vingt coups de canne au Poſtillon, j'étrille mes laquais d'importance, & ſi, faute de les rencontrer, je ne puis par me venger de tous ces maraus là, j'envoie ma plainte à Charlequint je fais jetter l'avoine, atteler les chevaux, & courir le premier valet d'Ecurie, au riſque de tout fracaſſer le long du chemin, & d'envoier bêtes & gens à tous les Diable.

ISABELLE.

C'eſt fort bien dit, mais ſi nous culbutons nous mêmes, mon cher oncle, & tombons hors de la Berline?...

GE'RONTE.

Et bien, nous nous ramaſſerons, ma nièce; croyez-vous que par la lenteur des valets je ſois aſſez ſot pour reſter ſur le pavé de madrid, tandis, que, par ma vigilance, je puis obliger l'Empereur à la Cour d'Italie?

ISABELLE.

Non, mais vous n'êtes tenu à rien envers Charlequint; vous n'entreprenez ce voyage que pour lui faire votre cour, & il vous aime aſſez, ſûrement, pour ne pas éxiger que vous

le fassiez aux dépends de votre vie & de la mienne; En vérité, mon oncle, il y a de l'imprudence à vouloir se servir d'un valet d'écurie, pour précipiter des malheurs qui en route n'arrivent que trop ordinairement avec les meilleurs Postillons.

GE'RONTE.

Vous raisonnez comme une sotte, ma nièce, & je suis faché de vous le dire, mais nous n'en allons pas moins partir tout-à l'heure; je sçais bien que vous voudriez que toute Poste fut deménagée, & que tous les chevaux possibles eussent deserté les écuries, mais il s'en trouvera encore assés pour vous conduire malgré vous & selon mon gré; l'Empereur sera satisfait, nous ne nous briserons pas en roûte; je vous marierai saine & sauve en Italie, & quand une fois vous aurez dit oui, vous serez aussi contente que toutes vos pareilles.

ISABELLE.

Eh bien, soit, mon Oncle.

GE'RONTE.

Eh bien soit, ma nièce; encore une fois tenés vous prête, nous partirons dès que je rentrerai; & si le poids de votre amour retarde la voiture en allant, soyez sûre que le mariage à son retour en allégera bien les ressorts. (*il sort.*)

SCENE V.

ISABELLE, VALENTIN, *un emplâtre sur l'œil.*

VALENTIN.

VOTRE Oncle sort, moi j'entre, c'est le moyen de ne pas laisser refroidir l'action.

ISABELLE.

Ah! c'est vous, Monsieur,...

VALENTIN.

Eh, tenez, ne vous gênez pas, Mademoiselle, dites plutôt, ah c'est toi, Valentin, ce sera plus courant pour vous, & plus intelligible pour moi, je suis singulièrement fait au tutoiement.

ISABELLE.

Je n'aurois pas osé prendre cette liberté là avec vous.

VALENTIN.

Si je vous étois amplement connu, vous en prendriez, ma foi, bien d'autres.

ISABELLE.

Je veux bien le croire. Par quelle raison, dis moi, porte-tu un emplâtre qui te couvre presque l'œil?

VALENTIN.

Par la raison qu'il ne faut-pas que Monsieur votre Oncle puisse me reconnoître, que j'ai un goût dominant pour tout ce qui s'appelle travestissement & fourberies, que les yeux sont le miroir de l'ame, & que les bons phisionomistes m'ont assuré que quand je les ai tous les deux à découvert, on distingue à coup sûr que dans le métier d'intriguant, je vise terriblement à la maîtrise.

ISABELLE.

Que fait Marulle?

VALENTIN.

Marulle, dites vous? plus amoureux de vous que jamais, & très-impatient de posséder vos charmes, à l'heure que je vous parle, & pour les attraper plutôt, court au devant d'un bonheur qu'il laisse comme vous voyez bien derrière lui.

ISABELLE.

Explique-toi donc mieux.

VALENTIN.

Cela est plus clair que le jour. Ne vous ai-je pas promis de vous unir ce soir dans ma maison d'Alcala? eh bien, d'après mes instructions, il a pris les devants pour disposer toutes nos batteries pour votre prochain

Matrimonium. Ils feront bientôt rendus tous deux, laiſſez faire, je lui ai prêté un cheval qui eſt auſſi amoureux que lui, l'amour les éguillonne l'un & l'autre, & je ſuis ſûr qu'ils galoppent de compagnie, comme ſi le Diable les emportoit.

ISABELLE.

Ah! mon cher Valentin, à quoi me reduit l'avarice & la dureté de mon tuteur! quel rôle vas tu jouer, & me faire jouer à moi-même? je ſuis prête à tout entreprendre, mais je doute terriblement du ſuccès.

VALENTIN.

C'eſt que vous ne connoiſſez que très foiblement ce dont je ſuis capable. Que fait vôtre Oncle?

ISABELLE.

Il court comme un furieux après ſes gens.

VALENTIN.

Qu'il ne trouvera guères; car il ſont dans un cabaret yvres de vin, & du plaiſir qu'ils ont de ſçavoir que je vais berner leur maître.

ISABELLE.

Comment! tu les aſſocies à ton projet, eux qui paroiſſoient ſi fort attachés à mon Oncle?

VALENTIN.

Des domeſtiques élégans attachés à un financier avare, c'eſt comme ſi vous me diſiez qu'une jeune coquette pût être épriſe d'un vieillard économe; je leur ai promis un pot de vin pour ſe taire, & ils m'ont offert de m'aider à le fourber *gratis*. La peſte! il a des domeſtiques conſcientieux, ils diſent qu'obliger un financier à reſtitution, c'eſt ſe venger ſur un particulier des larcins que ces Meſſieurs ſont au Public.

ISABELLE.

Tu ne connois pas le caractère de Monſieur Géronte, ſon avarice, ſa préſomption, ſes fureurs.

VALENTIN.

C'eſt à cauſe de cela qu'il eſt moins à craindre; ceux qui crient beaucoup ſont ceux qui font le moins de mal. L'homme paſſionné porte des coups exceſſifs qui dépaſſent le but, & le tranquille fripon en porte de sûrs & de modérés qui l'atteignent.

ISABELLE.

Je plainds le Poſtillon qui le premier va tomber ſous ſa main.

VALENTIN.

Votre Oncle a la mine de reparoître ici ſans l'avoir trouvé.

ISABELLE.

Tant pis; car dans ſa colere il eſt capable, a-t il dit, de faire courir le valet d'écurie, au risque de tout culbuter.

VALENTIN.

J'ai prévu tout ce vacarme, & j'ai adroitement éloigné tous les gens du logis juſques aprés votre ſecond entretien. Venons au fait. Vous aimez Marulle?

ISABELLE.

Je l'adore.

VALENTIN.

Et vous êtes capable de tout entreprendre pour ne pas manquer l'occaſion de l'épouſer ce ſoir même?

ISABELLE.

Je t'en réponds.

VALENTIN.

Il vous faudra jouer un rôle un peu Diabolique, je vous en préviens, mais il eſt ſi naturel aux amans qu'il ne les effraye guères... on eſt convenu d'avance qu'ils ont tous le diable au corps; dailleurs Marulle, dont le rôle ne ſera pas moins diabolique, ne vous encouragera pas peu. A l'egard de votre Oncle, ſoyez tranquille ſur les événemens préſens & futurs, il en ſera quitte pour la peur & pour

la dot; il a beau être riche, puiſſant & colère, le Poſtillon factice, qui doit le conduire, eſt un inſigne fripon, dont le maintien ſeul eſt capable de le faire frémir.

ISABELLE.

Et le maître de la Poſte ne j'aſera-t-il pas?

VALENTIN.

Ne craignez rien; faux témoignage, ou ſilence impoſteur, c'eſt marchandiſe commune de nos jours, on la trouve à chaque pas pour de l'argent. Je connoiſſois le Pé erin, une ſomme a applani les difficultés, & mis ſa conſcience en repos.

ISABELLE.

Et où as-tu pris cette ſomme?

VALENTIN.

Votre demande déconcerte terriblement mon amour propre; elle s'eſt trouvée dans la bourſe de votre oncle; pardon, en verité, je rougis de n'avoir par le mérite de l'invention.

ISABELLE.

Comment! l'aurois tu volé?

VALENTIN.

Fi donc! vous me ſoupçonnez d'une action inique quand je viens d'en faire une des plus généreuſes. Le valet de chambre de votre tuteur avoit deux cens écus pour payer meſqui-

nement deux cens Postillons. Eh bien, mon ami, lui ai-je dit, nous n'avons, d'après notre plan, que deux Postes à courir, huit louis au maître de Poste pour se taire, huit au Postillon pour créver & Berline, & chevaux, & neuf à nous deux pour conduire à une bonne fin un mariage aussi épineux,... Ne voila-t-il pas la somme mieux, & plus généreusement distribuée? Il a applaudi, nous avons partagé, & il jest convenu que pour faire une règle de trois, c'étois incontestablement un plus merveilleux calculateur que Barême.

ISABELLE.

Mais malgré tout ton beau calcul, le maître de la Poste ne pourroit-il pas être inquiéte?

VALENTIN.

Comment cela? tout mauvais cas est niable; ses gens n'ont pas courû, il n'à parlé à personne, & les valets que votre oncle avoit chargés de cette commission venant à le quitter, plus d'explication,... or le Diable aura emmené la voiture.

ISABELLE.

Je voudrois bien être mariée, mais je ne voudrois pas que mon tuteur eût le moindre désagrément à essuyer.

VALENTIN.

Allez, allez, il en sera quitte pour la peur; votre fripon de Postillon l'attendrira dabord,

en lui jurant qu'il va regagner le temps perdu en fessant vigoureusement ses chevaux, attendez-vous à voir voler la poussière, le pavé etinceller, & votre jolie Berline s'ouvrir en deux par le choc d'une vigoureuse Borne que le Postillon accrochera exprès à l'entrée de notre maison; le contre coup sera peut-être un peu terrible pour une jeune fille, mais l'amour en ce cas là vous donnera du courage, & j'aurai fait mon devoir en prévenant la jeune mariée.

ISABELLE.

Voici mon oncle.

VALENTIN.

Laissez moi faire.

SCENE VI.

ISABELLE, GE'RONTE, VALENTIN (*faisant l'yvrogne*)

GE'RONTE (*avec beaucoup d'humeur*)

PERSONNE encore chez-moi, personne à la Poste, pas un de mes gens de rentrés, je suis dans une fureur.... ah les yvrognes..... Les fripons... Les Marauds.... quel traitement affreux!... que veut ce coquin? (*appercevant Valentin.*)

VALENTIN.

(pleurant) *(contrefaiſant l'ivrogne)*

Coquin moi! Quel Blaſphême!... *(gaîement)* allons vous autres de la joye, votre voiture eſt à la poſte, les chevaux m'ont dit qu'ils avoient mangé, le Poſtillon m'à juré qu'il avoit bû.... *ergo*, Vous allez trotter comme des Baſques.

GE'RONTE.

Qui Diable a amené ici ce maître yvrogne?

VALENTIN *contrefaiſant l'yvrogne.*

Yvrogne... C'eſt vrai. Qui m'a amené dites-vous? c'eſt mon zèle, mon inclination & mon amour pour vous *(il ſe jette ſur lui)* Monſieur Géronte *(en ſe relevant)* eſt-ce que vous ne me reconnoiſſez pas?

GE'RONTE.

Que veut dire ceci, ma nièce?

ISABELLE. *faiſant l'effraiée.*

Je n'y comprends rien, mon oncle.

VALENTIN. *faiſant l'yvre.*

Vous ne comprenez-pas.
Je ſuis pourtant connu dans le quartier,
Commiſſionaire de mon métier,
Je rends ſervice à tous les états,
Et je m'appelle Nicolas.

GE'RONTE (*voulant tomber sur Valentin*)

C'eſt quelque ſcélérat, ſans doute.

ISABELLE. (*le retenant*)

Mon Oncle.

GE'RONTE (*ſe débattant.*

Ne me retenès pas, ma nièce, il faut que j'aſſomme ce pendart là.... je gage qu'il n'y a non plus de voiture à la porte....

VALENTIN. (*faiſant toujours l'yvre*)

Il non à nou plus de voiture à la porte!..je ſuis donc une bête, Monſieur Géronte, un fourbe, un menteur, un ſot. Mettez la tête à la fenêtre, Monſieur Géronte, & vous verrés ſi Nicolas....

GE'RONTE (*ſort précipitament en jettant un coup d'œil menaceant ſur Valentin.*)

ISABELLE.

Et ſi cette voiture n'y eſt pas?.. tu me fais trembler....

VALENTIN. (*du plus grand ſang froid.*)

Ne craignés rien, j'en ſerai quitte pour quelques coups de batôn qu'il me payera bien, mais je veux le faire dammer, & vous faire rire.

GE'RONTE (*entrant avec précipitation.*)

Je le ſçavois bien, moi.... attends, inſigne fripon, je vais t'apprendre à préſent.:..

VAL-

(il va pour tomber ſur Valentin avec ſa cane)

VALENTIN. *courant & contrefaiſant l'yvrogne eplore.*

Au ſecours!

ISABELLE, *retenant Géronte.*

Mon cher oncle....

VALENTIN, *courant & pleurant en yvrogne.*

Dois-je être puni ſi les chevaux ne vont que le pas? tandis que je cours le Galop...... *Bas à Iſabelle* je vais chercher la voiture.

GE'RONTE. *courant apres lui.*

Attends malheureux, je vais te faire expirer ſous les coups.

VALENTIN *fuyant & pleurant.*

Miſéricorde!

ISABELLE *arrêtant Geronte.*

De Grace...

VALENTIN. *fuyant & pleurant,*

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi les chevaux ſont des bêtes, Monſieur.... mon ſalaire.... (*Bas à Iſabelle*) nous allons partir tout de ſuite.

GE'RONTE, (*le battant*)

Tiens le voilà traître, effronté, Bourreau.

VALENTIN. *fuyant & pleurant.*

Juſtice au meurtre, à l'aſſaſſin....

(*Bas à Isabelle*) tenez vous prête à partir.

GE'RONTE, (*au desespoir le battant,*)

Et pas un de mes gens! ah, le scélérat.

VALENTIN. (*courant & pleurant*)

Au voleur, au voleur, ma commission, ma commission, au voleur. (*il s'en fuit.*

SCENE VII.

GE'RONTE, ISABELLE.

GE'RONTE.

AH l'effronté maroufle! Eh bien, ma nièce, eh bien?... j'étouffe... je n'en puis plus. Germon, Picard... bon, je perds la tête... ils sont tous de hors. de hors!... Ah j'avois perdu le sens commun, j'étois une Bête,... Oui cela est plus clair que le jour. Il y a dans tout cela une friponnerie insigne, une manœuvre abominable, un larcin qu'on doit punir, & je jurerois bien que les traîtres sont tous du complot.

ISABELLE.

Mon Oncle....

GE'RONTE.

Ma nièce, n'en seriez-vous pas aussi par parenthèse? vous avez en apparence l'air bien

timide, mais il n'eſt pire eau que l'eau qui dort, & je me méfie terriblement de vos petits airs ſucrés.

SCENE VIII.

GE'RONTE, ISABELLE, UN POSTILLON.

LE POSTILLON

ALLONS, Monſieur, il faut partir tout de ſuite. (*Bas à Iſabelle*) Valentin à pris les devants.

GE'RONTE

Que veut ici ce pendart! vient-il encore me demander une commiſſion qu'il n'a pas faite.

LE POSTILLON (*avec le ton tranquille du plus grand fripon.*)

Pendart, une commiſſion que je n'ai pas faite! ce n'eſt pas, ſans doute, à moi que ce diſcours s'adreſſe? je ſuis un garçon d'honneur, Poſtillon extraordinaire, & vous me traiteriez différemment ſi je vous étois bien connu, Monſieur Géronte. Il y a une fête de campagne, le maître de Poſte y a amené ſes chevaux pour la danſe, on en avoit oubliés deux que j'ai attelés de mon chef à votre voiture, & vous me blamez! Allez, allez, je

vous jure que ces deux animaux là sont si furieux de n'avoir pas pu aller se divertir avec leurs camarades, qu'ils sont capables dans leur colère, de vous rendre en trois heures à Alcala où de rompre contre quelque borne, la belle Berline, le bon oncle, la charmante nièce, & le malheureux Postillon.

GE'RONTE, (*avec vivacité*)

Tant mieux, qu'importe, tout coup vaille, & partons sans différer.

ISABELLE.

Et vos domestiques, mon oncle?

GE'RONTE.

Mes domestiques, mes domestiques! partons encore une fois; je les renie, & les casse, nous n'en aurons pas besoin d'ici à Alcala, & ce garçon nous en procurera là, pour la roûte.

LE POSTILLON.

Oui, oui, Monsieur, partons, & galoppons tout de suite. Je vous en procurerai de reste; un financier ne manque pas de sujets fidèles, surtout quand il les paye aussi bien que Monsieur Géronte.

FIN DU I. ACTE.





LE BARBIER D'ALCALA.

COMEDIE.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre represente une maison délabrée.

VALENTIN, *habit noir, grosse perruque*, MARULLE, *robbe longue; chapeau pointu*, ISABELLE. *(il faut un fauteuil sur le Théâtre.*

VALENTIN.

NOUS voilà fort bien déguisés, qui diable nous prendroit sous ces habits, vous pour l'officieux Marulle, moi pour l'intrigant Valentin. Pour vous Mademoiselle,

vous avez joüé votre rolle à merveille, & votre Oncle vous croit réellement folle; (*à Marulle.*) Votre Père est averti, & va bientôt se rendre ici; courage mes enfants, continuons comme nous avons commencé; n'alles pas mollir surtout, cest le plus grand deffaut que je connoisse dans les amants, un bon himen vous dédommagera bientôt de toutes vos peines.

ISABELLE.

Où est mon Oncle?

VALENTIN.

Pour pouvoir vous continuer mes leçons, je l'ai envoié chercher une plante chez l'apoticaire, il sera bientôt de retour.

ISABELLE.

Mais apprends moi, quand la Berline s'est brisée à l'entrée de cette maison, pourquoi tu as paru aux yeux de mon Oncle avec une grosse perruque, & une large bosse derrière le dos, est-ce là le costume des Barbiers d'Alcala? j'ai cru ma foi que le roman forgé entre nous se réalisoit, que cette maison ci étoit réellement la maison du diable, & que tu étois un de ses premiers substituts.

VALENTIN.

Et moi j'ai crû, pardonnez ma franchise mais vous avez si bien joué devant votre On-

ele le rolle d'une feinte poſſédée... j'ai crû, vous dis-je, que vous aviez véritablement le diable au corps.

MARULLE.

Mais, dis nous, pourquoi tu as paru tout contrefait devant M. Géronte?

VALENTIN.

Doucement, tous les boſſus ne ſont pas Barbiers, voilà l'énigme, & mon déguiſement doit produire un effet auquel vous ne vous attendez guères: votre père, par parenthéſe tient réellement d'une tumeur à l'épaule & d'un coſtume ſemblable au mien (*à Iſabelle*) il étoit eſſentiel que votre Oncle... mais je ne puis pas vous en dire à préſent d'avantage.

MARULLE.

Nous nous abandonnons entièrement à toi.

VALENTIN.

j'entends du bruit; c'eſt votre Oncle, écoutons...(*il va à la couliſſe*) oui, c'eſt lui même, il tient la plante, qu'il a lair agité? il monte les eſcaliers quatre à quatre, il murmure entre ſes dents, ma foi s'il ne meurt pas de cette peur, il ſera trop heureux le reſte de ſes jours d'en être quitte pour un grain de folie.

SCENE II.

ISABELLE, VALENTIN, MARULLE, GE'RONTE *une plante à la main.*

GE'RONTE.

OUI, j'en tiens; la voilà la ſimple, eh bien ma Nièce!...mais que vois-je!...

ISABELLE.

Non Meſſieurs les docteurs, vous avez beau faire, & beau dire, jamais ... jamais ... oui, mon cher Marulle, je t'adore, mon ame brûle de ſe confondre avec la tienne, je ne vois dans le monde que toi, je ne reſpire que pour toi (*ſe levant avec fureur*) tremblés hommes, hommes cruels qui m'avez rendüe folle, tremblés monſtres volans qui me transportés dans les airs, pour m'eloigner de ce que j'aime; vos efforts criminels échoüeront contre mes inſtans de raiſon, la nature & l'amour prendront ma deffenſe, & rompront le charme, l'amant le plus courageux deffendra la maîtreſſe la plus fidelle, (*avec une folie plus gaie*) aux armes ſoldats, patapan, patapan, à moi mon cher Marulle, (*prenant une épée.*) à celle-ci, à celle-là, arrête les chevaux, brulle l'Italie, extermine mon homme noir, attends

je vais, moi même... (*elle va pour percer Marulle.*) mais il ne se deffend pas, il est bon comme toi, je lui fais grace en ta faveur. (*elle le regarde tendrement, & tombe dans ses bras.*)

VALENTIN.

Monsieur, la plante que vous tenez, me paroît peu propre à la cure de Mademoiselle; Marulle peut seul lui procurer la véritable.

MARULLE.

Vous connoissés sans doute ce Marulle; Monsieur le médecin & moi ne pouvons rien sans vous dans cette maladie, le remède est entre vos mains, nous vous conjurons seulement de le hâter & de rendre à cette aimable fille une tranquillité, d'ou dépendra le bonheur de ses jours, la satisfaction des vôtres & qui dans mon particulier me procurera le plaisir le plus pur, si j'ai le doux contentement d'avoir pû y contribuer.

ISABELLE.

(*Comme révenant d'un rève.*) Mon Oncle, mon cher Oncle ou sommes nous! que veut dire tout ceci? quelle maison!... qui sont ces messieurs?...dans quel état je me trouve!.. tout mon corps me semble brisé, mon cœur

déchiré, un remords involontaire semble tourmenter votre chère Isabelle, débrouillés de grace mon chèr Oncle les idées de votre malheureuse Nièce: dort-elle, ou bien est-ce qu'elle veille? est-elle folle ou sage; a t'elle tort ou raison? les larmes interceptent mon entendement, j'ai besoin de toute votre pitié.

GE'RONTE.

Ma Nièce, ma chère Nièce . . je suis émû (*à elle*) de tendresse... (*à part*) & de fureur (*à elle*) je plains l'état ou je vous vois (*haut*) j'enrage de cette circonstance (*à elle*) que faire pour vous? (*à part*) que dira le ministre! (*à elle*) expliquez vous, je suis prêt à vous entendre.

ISABELLE.

Mon Oncle...

VALENTIN & MARULLE, *à genoux.*

Allons Mademoiselle.

ISABELLE.

Eh bien mon Oncle vos bontées me rassurent, ce prompt voyage... ce mariage prétendu en Italie... Marulle, mon cher Marulle, que le hazard m'a fait connoître à Madrid, mais que mon cœur préféreroit...

GE'RONTE.

Préféreroit. Ce n'est pas là le langage d'une folle, levez-vous, & qui est ce beau Marulle qui trouble si bien votre cervelle!

VALENTIN.

Ce Marulle là, Monſieur, eſt un joli garçon, s'il étoit là, je n'en parlerois pas. J'épargnerois ſa modeſtie, mais c'eſt un charmant cavalier, étudiant de Madrid, fils d'un Procureur d'ici, & plaiſant comme vous voyez à Alcala.

GERONTE.

Fils d'un Procureur, & plaiſant à Alcala! oh bien qu'il aille plaire au diable; un Procureur! je ne ſuis plus étonné ſi nous ſommes devenus fols: entourés de médecins & de Procureurs! il y a là de quoi tourner les cervelles les mieux conditionnées.

VALENTIN, *avec colère.*

Procureurs & médecins! troubler les cervelles les mieux conditionnées! attaquer les deux états les plus formidables,... pour le coup je vous condamne: j'aurois pû vous faire grace pour excuſer notre corps qui quelque fois effectivement a tort avec quelques ſantés particulières, mais oſer attaquer les Procureurs, qui ne peuvent pas ſe faire le moindre reproche, qui rempliſſent ſtrictement les devoirs de leur état, & qui immoleroient plutôt la bourſe de leur pères, que d'en épargner aucune: attaquer deux corps comme les nôtres! c'eſt être inſenſé vous même. Oui

Monsieur, Marulle peut seul guérir votre Nièce de sa folie, mais pour vous, je vous tiens incurable.

GE'RONTE.

Attendez Messieurs les fripons.

VALENTIN, *& Marulle courent sur le Théâtre.*

Je vous abandonne aux variétés de la lune.

MARULLE.

Aux inclémences des saisons.

VALENTIN.

A l'inégalité des Equinoxes.

MARULLE.

A toute l'impureté de l'air.

VALENTIN.

A tout le remue ménage des constellations irritées contre vous.

MARULLE.

Et à tout les changemens de temps qui porteront atteinte à vos esprits troublés.

VALENTIN.

Je vous condamne aux reproches de votre Nièce quand elle sera guérie des maux que vous lui faites souffrir.

MA-

MARULLE.

A vos remords, lorsque vous aurez quelques inſtans de raiſon.

VALENTIN.

Aux mépris de vos lézineries, par les financiers même qui aiment le plus l'argent.

MARULLE.

Aux ſoufflets de toutes les filles, que votre exemple aura porté les parens à marier contre leur gré.

VALENTIN.

Aux loix de ce pays-ci qui protégent expreſſement les pupilles contre les injuſtices de leurs Tuteurs.

MARULLE.

Et pour finir, au juſte reſſentiment du père de Marulle, qui vengera ſur vous les affronts faits au Barreau, & à l'Univerſité.



SCENE III.

UN OUVRIER, *les Acteurs précédens.*

L'OUVRIER.

De la joye Monsieur. Votre voiture est raccommodée, & roullera gaiement à coup sur.

GE'RONTE.

Combien te faut-il!

L'OUVRIER.

Cent vingt livres en conscience.

GE'RONTE.

Cent vingt livres coquin! il y a des loix dans ce pays-ci, & tu oses assassiner les étrangers de la sorte!

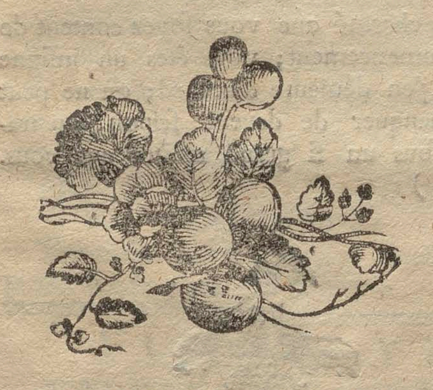
L'OUVRIER.

Vous êtes un honnête homme, un homme tranquille, je vais vous expliquer le travail qu'il y avoit à faire. Deux essieux forcés, douze gentes de rond, trois palants, un paneau brisé...

GE'RONTE.

J'ai bien autre chose à écouter que ton impertinent mémoire. Tiens voilà ton argent,

conduis moi à la Poſte, je vais payer & faire atteler devant moi. (*avec colere concentree.*) Ma foi ma Nièce, vraie ou fauſſe, en ſanté, ou malade, ſage ou folle, je vais vous emballer dans la voiture, & foüete cocher; nous ne trouverons peut-être pas toujours un Poſtillon yvrogne qui nous briſera. une maiſon du diable qui nous enſorcélera, & ce qui ſelon moi eſt bien pis encore, médecins, devins, & Procureurs qui vous menacent; je payerai ma foi largement cette Poſte-ci; il n'y a pas d'argent qui tienne pour s'eloigner au plus vîte d'auſſi redoutables perſécuteurs. (*il ſort furieux.*)



SCENE IV.

Les Acteurs précédens. VALENTIN.

VALENTIN.

TU as joué ton rolle comme un ange, & il a produit l'effet que nous en attendions, ſuis le, ne t'en déſempare pas, & occupe le le plus longtems que tu pourras ſur la grande place; il eſt eſſentiel tu le ſçais, qu'il ſe trouve là?

L'OUVRIER.

Je ſuis charmé que vous ſoyez content de mon commencement; vous êtes un inſigne maraud, j'en demeure d'accord; on ne peut guères manquer de devenir fripon, en travaillant ſous un ſi grand maître que vous. *(il ſort.)*



SCENE V.

Lee Acteurs précédens, ISABELLE.

ISABELLE.

IL faut convenir que l'amour porte à bien des extravagances & je n'en vois pas encore le terme, mon cher Marulle, je vous aime, vous le voyez clairement par tout ce que je fais, mais je dois plus de ménagement à mon Oncle, s'il parvient à repartir une feconde fois, qu'allons nous devenir?

VALENTIN.

Soiés tranquilles. Vous Monfieur courez à l'habit de cavalier & qu'il femble aux yeux de Monfieur Géronte que vous tombiez des nues fur la place.

MARULLE.

Mais...

VALENTIN.

Tréve de compliments, & partés; fur la place, fur la place. (*il fort.*)

SCENE VI.

VALENTIN, ISABELLE.

VALENTIN.

VOUS ne riez pas Mademoifelle! vous le devez pourtant & à la veille d'être mariée

ſur tout, n'en faites aucun doute, ce devroit être un article exprès de la coutume, mais les ſérieux notaires ont oublié le rire, ils ne ſtipulent que la dot. Ne doit-on pas ſe donner du bon temps quand on le peut? Oui certainement, il faut donc toujours rire à la veille de l'hymen, on n'eſt que trop ſouvent le lendemin forcé de faire le contraire.

ISABELLE.

De mon côté ſi j'épouſe Marulle, je ne crains pas.

VALENTIN.

Vraiment non, ni lui non plus, mais lorsque... dans ces ſortes... d'arrangemens la ... il ſe trouve... un vieux, où une vieille, ma foi alors crac. Mais vous êtes jeunes tous les deux, & zeſte ... allez, allez, Mademoiſelle, riez toujours d'avance, il y a gros à parier que vous ne pleurerez jamais que d'excès de ſenſibilité.

ISABELLE.

Mais mon Oncle...

VALENTIN.

Eh bien votre Oncle... ſoyez tranquille, je ſuis juſte, & je lui ferai ſa part, il vous à tourmentée, nous lui laiſſerons les larmes elles devroient toujours être le partage des méchans. Mais venons au fait. Malgré votre réelle ſageſſe, voici l'inſtant, où devant

le Père de Marulle, il faut affecter la folie la plus outrée; ſon fils vous ſecondera de reſte, vous avez les mêmes intentions, & vos ſcènes ſont convenues. Vous trouverez ſûrement le Père de Marulle un peu bien ſimple, je lui ai fait accroire que vous étiez un ange qui aviez le diable au corps, que vous aviez enſorcellé ſon fils, que par votre pouvoir vous l'aviez fait apporter de Madrid à Alcala; que vous vouliez l'epouſer en ce jour comme il en eſt convenu, & que s'il s'y oppoſoit vous aviez juré que pour le punir vous emméneriez le Père & le Fils à tous les diables.

ISABELLE.

Et que t'a t'il repondu à celà?

VALENTIN.

Tout bête qu'il eſt, il m'a dit que nul de ſon corps ne craignoit lucifer, & qu'un Procureur tout ſeul étoit capable de faire trembler tout les démons. J'ai ris je vous l'avoue de ſa fanfaronade, mais pour me venger, & l'en punir, je lui ai repliqué, vous avez raiſon Monſieur Marulle, la réputation de Meſſieurs les Procureurs eſt établie, tous ceux qui ont affaire à eux conviennent de cette verité, mais qu'alléguerez vous? quand je vous dis que le diable qui vous en veut eſt un diable d'amour, qui en vaut bien deux dit-on, & dans un corps femelle encore,...

il faut lui rendre justice, ce dernier mot lui a rendu sa première ineptie, & il est demeuré je l'avoue dans la plus miraculeuse stupefaction.

ISABELLE.

Il va donc venir ici?

VALENTIN.

Oui. Pour mieux le confirmer dans sa peur, je lui ai dit que vous étiez logée dans la maison qu'ils appellent ici la maison du diable, & qu'il falloit que vous fussiez grandement protégée par lucifer, puisque le barbier se mettoit en quatre pour vous rendre tous les offices qui dépendent de son ministère infernal.

ISABELLE.

Mais enfin mon Oncle...

VALENTIN.

Il ne sera ramené ici que quand vous aurez un peu turlupiné ce pauvre bossu de Marulle, figurez-vous l'effet que produira cette entrevue. J'ai paru bossu devant Monsieur Géronte, il enrage de ne m'avoir pas vû depuis ce temps là, il y a mille à parier contre un qus ce pauure Procureur ... Nous allons en voir la suite. Ce qui intrigue le plus ce pauvre Père Marulle, c'est de sçavoir son fils à Alcala, & d'avoir reçu une lettre à l'in-

l'inſtant de Madrid qui lui mande par un exprès que ce fils eſt malade dans cette ville. C'eſt un petit trait de gentilleſſe de ma part, pardonnez-moi la petite vanité de m'en applaudir. Pour en impoſer à tout les états, je ne me ſers que de moyens ordinaires, mais pour tromper un Procureur, même le plus crédule, les fineſſes je l'avoue, ne ſont rien, j'ai cru devoir avoir recours à un acte faux, ſigne évident de la plus grande fourberie. Mais j'entends du bruit. Ferme, Mademoiſelle, c'eſt lui ſans doute. Chut le voici... (*Iſabelle ſe jette dans un fauteuil.*

SCENE II.

MARULLE *père affrayé*, VALENTIN, ISABELLE.

MARULLE *père, effrayé.*

QUEL bruit fait-on courir? mon fils...

VALENTIN.

Que vous venez à propos Monſieur.

MARULLE *père.*

On m'a averti Monſieur, ſans cela je ne ſerois par encore ici.

VALENTIN.

Vous êtes Monſieur Marulle. Le procureur?

MARULLE. *pere.*

Oui, Monſieur, je ſuis ce malheureux père à qui la tête tournera d'un accident.....

VALENTIN, *pleurant.*

Avouez, ſeigneur Marulle, que c'eſt une choſe digne de compaſſion de voir une adoleſcente ſi belle, dans un état ſi pytoiable!

MARULLE *pere eplore, egaré.*

Qui êtez-vous Monſieur?

VALENTIN.

Je ſuis le médecin qu'on vient d'envoyer quérir.

MARULLE. *père.*

Je ne vous ai jamais vu dans notre ville.

VALENTIN.

(*à part*) Il a raiſon (*haut*) j'arrive nouvellement... (*bas*) il n'eſt par tant bête. (*haut*) n'etes vous pas ſurpris de ce que vous voyez, Monſieur Marulle, il faut que le Démon ſoit bien hardi Monſieur Marulle, pour oſer habiter dans ce corps angelique.

MARULLE *pere.*

Je ne puis pas croire que mon fils....

VALENTIN.

Vous ne pouvez par croire!... C'eſt le reſpect ſans donte qu'il a pour vous qui le fait ſe taire un inſtant, car regardez moi bien, vous avez affaire ici au Diable le plus Babillard.... comme vous entriez, j'etois enverité étourdi de ſon caquet; non je ne ſortirai, diſoit il, du corps de cette fille qu'à l'arrivée du ſeigneur André Marulle le fils, c'eſt lui ſeul,.....

MARULLE *père, d'un air égarée.*

Cette eſpérance n'étant fondée que ſur la promeſſe du père de l'impoſture, je ſuis étonné qu'un homme auſſi ſage que vous me le paroiſſez, puiſſe ajouter foi à tout cela: mon fils n'eſt ſûrement pas le malheureux dont on parle, il eſt malade actuélement à Madrid, je l'apprends par la lettre que voici .... (*ici Iſabelle fait un geſte.*) je demande pardon au Diable ſi je le demens, mais, il ſe trompe certainement dans cette occaſion. Liſez. (*il donne une lettre à Valentin.*)

VALENTIN.

C'eſt, (*à part*) ma Lettre.... (*à Marulle père* cela eſt vrai, mais les Diables, Monſieur, ont le ſecret de faire voyager les gens fort vîte, & cela dans les airs. Nous n'avons pas de diligence de terre qui approche de cette célérité.

MARULLE. *père.*

Mais encore une fois je ne puis croire.....

ISABELLE. *avec douceur.*

Si je ne me ſentois pas toute la tendreſſe poſſible pour ce vieillard vénérable, je luis apprendrois que je n'en impoſe pas lorſque je lui annonce le retour de ſon fils.

MARULLE. *père.*

Trêve de tendreſſe, cette façon de s'énoncer en termes doucereux eſt une foible amorce pour un chretien tel que moi, & nous ſçavons eſprit ſeducteur que tu ne nons flattes que pour nous induire en tentation.

ISABELLE.

Votre fils penſe autrement que vous ſur mon compte; il ſçait par expérience que mes tentations ne tendent à rien de contraire à la nature, & il s'eſt donné à moi pour parvenir à la poſſeſſion d'un cœur qu'il n'auroit point obtenu, ſi je n'avois pas concouru à l'en rendre maître.

MARULLE *père.*

Ah malheureux père! & plus malheureux fils, eſt-ce là le fruit des ſentiments que je t'ai inſpirés?

ISABELLE.

Votre fils n'a fait en cette occaſion que

ce que vous auriez fait vous même autrefois à sa place, & si je me le mettois en tête, je le ferois apporter ici pour que vous lui donnassiez en ma presence des loüanges sur l'engagement qu'il a pris avec moi pour se rendre heureux.

MARULLE *père*

Quel bonheur o mon Dieu! quel funeste bonheur, qui, pour un plaisir passager, le précipitera dans une éternité de peines.

VALENTIN.

Qu'il le fasse apporter, votre fils, seigneur Marulle, qu'il le fasse apporter; nous apprendrons de lui les conditions de cet engagement, & nous sçaurons bien contraindre cet ange de ténébres à nous rendre sa signature: va, va, nous ne te craignons guères, & pour intimider à la fois un médécin & un procureur, il faudroit ma foi bien un autre Diable que toi.

ISABELLE *avec fermeté*.

Beaux raisonneurs je vous contraindrai vous même à me donner vos signatures comme je veux avoir celles de toute sa famille, & je ne désempare cette chambre qu'à cette condition.

MARULLE. *père*.

De quelle fatalité mes yeux sont ils té-

moins? & l'oncle de cette fille l'abandonne en cette extremité!

VALENTIN.

Son oncle, dites vous, il est cent fois plus fol qu'elle, il s'est fait conduire à la Poste pour la faire partir dans cet état. Je crois qu'à présent il fait de beaux cris, le Diable que vous entendez a une voix tendre & feminine, mais le Diable dont je vous parle à ma foi des organnes bien majuscules; c'est une vraie Basse-taille, il rendroit sourd le tonnère de l'opera: ma foi il vient, vous en allez entendre un échantillon.

SCENE III.

GE'RONTE, ISABELLE, VALENTIN.

GE'RONTE, *en colère.*

AH! la maudite corvée, la chienne de ville, & le traître de conducteur! il y a une heure que ce fripon là m'occupe.... mais voilà je crois (*appercevant Marulle pere.*) à la fin ce malheureux Barbier!

MARULLE *père stupéfait.*

Moi Barbier.

VALENTIN.

Nous devons voir une drolle de ſcêne.

GE'RONTE, *en colere à Marulle pere.*

Ah te voilà donc à la fin raſeur maudit!

MARULLE *pere etonné.*

Moi raſeur! allons il n'en faut plus douter, tout eſt fol dans cette maiſon, & il faut que le Diable s'empare de tout ce qui y entre.

GE'RONTE, *en colere.*

Tout eſt fol! ah tu ne l'es pas toi. Tu as ſupèrieurement manœuvré au dehors.

MARULLE *pere etonne.*

Manœuvré. au dehors!...

GERONTE.

Oui manœuvré au dehors, Tandis que nous étions ici la dupe de tes fourberies! & tout eſt fol!..non, non, mais il eſt prouvé à préſent que vous êtes trois fripons inſignes, toi, le père Marulle, & ſon inſolent de fils, & dût-il m'en coûter tout mon bien, il faut que le charme ceſſe, & que j'aſſomme...(*il va pour le frapper.*)

MARULLE *père.*

Deffendez moi Monſieur le médecin.

VALENTIN. (*à Géronte.*

Ah, Monſieur tout eſt perdu, battre un procureur!

GE'RONTE.

Un procureur! ils ſont tous difformes je l'avoüe, mais il ne peut pas y en avoir un auſſi Boſſü que toi malheureux Barbier. (*il va pour le frapper.*)

MARULLE *père.*

A moi Monſieur le docteur.

VALENTIN *à Geronte.*

Arrêtés de grace....

MARULLE, *pere, en colere.*

Tous les Boſſus, Monſieur, ne ſont pas Barbiers. je ſuis ce Marulle le Pere, & je vous ferai voir.....

GE'RONTE.

Ah voici l'encloueure! Le traître de fils m'occupoit ſur la place, tandis que ſon fripon de père attentoit ici à ma liberté & à mon bien.

MARULLE *père, étonné.*

A ſa liberté, & à ſon bien.. allons.... (*il veut ſortir.*

GE'RONTE *le retenant.*

Tu ne m'échapperas pas ſcélerat, & tu ſeras puni comme tu le mérites.

MARULLE *père.*

Je n'aurois, je vous, le jure voulu jamais

entrer dans cette maison, mais je n'en sortirai pas sans avoir acte de vos fureurs contre moi.

GE'RONTE, *Scène d'explication en colère.*

C'est ton fils maudit chicanneur qui a brouillé la cervelle de ma nièce.

MARULLE *père.*

C'est votre nièce imposteur maudit qui aura ensorcellé mon fils.

GE'RONTE.

C'est ton fils qui m'occupoit sur la place tandis que son coquin de père attentoit ici à mon trésor.

MARULLE *père.*

C'est le ciel qui amène ici un père innocent, pour faire subir la puuition la plus juste à l'oncle le plus coupable.

GE'RONTE.

Si je ne consultois que mon plaisir je t'assommerois dans ma juste fureur.... (*il và pour l'ecraser*).... mais je ne serois pas asséz vengé; ce sera l'ouvrage du plus impitoyable éxécuteur.

MARULLE. *père.*

Si je ne craignois d'offenser les hommes & les dieux je te..... mais non,..... (*à genoux*) rends-moi mon fils malheureux.

GE'RONTE, *à génoux.*

Rends, moi ma nicèe scélérat.

MARULLE *pere*, *se relevant.*

Monsieur soyez témoin de l'étais honteux où l'on me reduit.

GE'RONTE.

Monsieur soyez temoin que l'Empereur fera bientot pendre ce malheureux là.

SCENE IV.

UN LAQUAIS LES ACTEURS *precédens.*

IL faut venir vous chercher au Diable Monsieur le Docteur, il y a une heure que je cours, suivez-moi chèz Monsieur le Baron de Morte feuille, il se meurt.

VALENTIN.

Il n'a pas besoin de moi por cela, j'arriverai en ce cas là assés tôt. Je suis mortifié, de laisser en querelle deux hommes aussi bons que vous, je cours chèz Monsieur le Baron, & dès qu'il sera mort je reviens ici vous rajuster ensemble, si j'ai le bonheur de vous retrouver vivans. (*il sort*)

* * *

* *

SCENE V.

GE'RONTE, MARULLE *père*, ISABELLE.

ISABELLE *comme se réveillant de sang froid.*

MON oncle j'ai entendu bien du bruit ce me semble, est ce un songe, une verité? il me semblait que vous vous disputiez..... (*a marulle pere*)..... non mon cousin vous avez beau faire, vous n'obtiendrez pas ma main, tous vos efforts seront inutiles, je vous ai en horreur, & vous fuirai toute la vie..... (*à Geronte*) Oui c'est toi mon cher Marulle c'est toi seul que j'aime au monde viens donc, viens dans les bras de ton Isabelle, où son amour offensé va bientôt se tourner en fureur. (*en repousant Geronte*) tu me méprises, tu cherches à te soustraire à nos conditions, tremble infidelle, tremble amant dénaturé, je te poursuivrai par tout, je te demanderai á mon oncle inhumain, je te reclamerai de ton père si tendre, & si vous vous obstinez tous à me refuser, si vous me mettez au d'ésespoir, si vous contrariez mes justes feux, tremblez encore une fois amant parjure, je te fais apporter ici à l'instant & je suis prête à venger sur ton père, sur mon oncle & sur toi

leur duretés à mon égard, tes fermens oubliés & ma tendreffe offenfée.

MARULLE *père.*

Vade retro fathanas, ce ne peut être que le phantôme de mon fils que l'on a vû fur la place, on dit que le diable eft accoutumé à leurer les fimples par de femblables préftiges.

ISABELLE.

(*à part*) J'entends la voix de Marulle, (*haut*) non, non, encore une fois, je ne fais point d'apparitions phantaftiques, les phantômes font formés feulement d'un air groffier & André que voilà...

SCENE VI,

MARULLE, fils, *en cavalier. les Acteurs précédent.*

MARULLE *père.*

MON fils...

GE'RONTE.

Oui fon fils.

ISABELLE, *fe levant.*

André que voilà eft un corps folide compofé de chair & d'offemens. N'eft-til pas vrai mon cher Marulle que les fpectres de votre

eſpèce ne ſont pas inſenſibles aux attraits de la beauté, & que vous vous êtes donné à moi pour vous ſoumettre un cœur qui ſe deffendroit peut être encore ſi je ne l'avois diſpoſé à ſe rendre.

MARULLE *fils*, (*feignant.*)

Tu m'as donc trompé ſéducteur abominable, en me promettant l'affection de cette Divinité que j'adore, tu devois me mettre en poſſeſſion de toutes les facultés de ſon âme, & tu me l'enleves pour t'en emparer toi-même.

ISABELLE. (*entrant dans l'eſprit de Marulle.*)

Ingrat! c'eſt donc avec des reproches injuſtes, que tu payes la bonne foi du diable? peut-être le plus fidelle qui ſoit dans les airs, ſur la terre où dans l'abîme, te fais-je apporter de Madrid ici pour te plonger le poignard dans le ſein? moi qui te chéris comme un autre moi-même, & ne perdois-tu pas l'objet de ton amour, ſi je ne m'en fuſſe emparé pour te le conſerver? je te le conſerve ſi bien ce cher objet, que malgré ton ingratitude, je ne l'abandonnerai pas que tu n'en ſois le paiſible poſſeſſeur. & je le transporte avec toi dans les indes, ſi tout à l'heure ſon Tuteur & ton père ne conſentent pas à votre bonheur.

SCENE VII.

LA GARDE, LE COMMISSAIRE, VALENTIN, *bossu, habillé comme Marulle père,*

les Acteurs précedens.

VALENTIN.

ARRETE'S Messieurs ... le Médecin qui sort d'ici est peut-être un imposteur. Il n'est pas possible que l'Oncle de cette fille...

GE'RONTE.

Que vois-je! encore un bossu ? Ah c'est toi à la fin, maudit barbier.

LA GARDE.

Faut-il l'emmener ?

VALENTIN.

Un moment je reponds de tout.

MARULLLE *père.*

Monsieur, comme maître de cette maison recevez ma déposition.

GE'RONTE.

Messieurs, comme membres de la justice arrêtés moi ces trois coquins.

LE COMMISSAIRE.

C'est Monsieur Marulle...mon cher Procureur!

MARULLE *père.*

C'est Monsieur Griffard...mon cher Commissaire! (*ils s'embrassent.*)

GE'RONTE.

Ce sont des fripons Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

C'en est trop, suivez votre ordre.

ISABELLE.

Que vois je? mon Oncle entre les mains des soldats?

GE'RONTE.

Que vois-je? ma Nièce entre les mains des diables?

LE COMMISSAIRE.

Exécutez...

VALENTIN.

Monsieur le Commissaire un moment. Si vous emmenez Monsieur sans une explication avec moi, je ne le vois que trop entre les mains d'un Procureur, & d'un Commissaire irrités, c'est un étranger perdu sans ressource, suspendez un instant votre juste chatiment. Vous voyez dans ce jeune homme, & dans cette jeune fille l'exemple le plus funeste du

danger des paſſions, ils vous paroiſſent bien raiſonnables l'un & l'autre, mais qu'ils ſont éloignés de cette félicité. L'amour leur à tourné la cervelle, ils ſe ſont donnés tout les deux au diable pour être mariés l'un à l'autre. Le Médecin qui vous a fait le rapport contre l'Oncle de la fille les aura abandonnés ne pouvant obtenir ſon conſentement, l'Oncle aura injurié le Père du jeune homme le prennant pour moi, tout les boſſus ne ſont pas méchans Monſieur le Commiſſaire, grace pour cet homme malheureux en faveur de ſon ignorance & de ma difformité.

MARULLE *père.*

Grace, non, non, au nom de Dieu, mon cher Griffard, montrez-vous bon Commiſſaire, voyez devant vous mon fils enſorcellé, & un Père injurié déshonoré, & battu, & faites bien payer à ce méchant un auſſi ſanglant affront fait à la magiſtrature.

VALENTIN.

Un moment Meſſieurs. Par le pouvoir que le diable me donne dans cette maiſon je ni dois ſouffrir aucune eſpèce de violence... que je diſe deux mots en particulier (*à Geronte*) Monſieur ſi vous ſortez de cette maiſon ſans vous y raccommoder, un procureur inſul-

insulté, batu, son Fils, votre Nièce ensorcellés, un pais d'inquisition, on vous chargera de cette folie, vous êtes perdu.

GE'RONTE, (*effrayé*)

Perdû! que faut-il donc faire!

VALENTIN.

Il me vient une idée qui à coup sur réussira. Pour obliger le diable à sortir du corps de votre Nièce, brochons un mot d'écrit en forme de consentement à son mariage, signez-le, le Père de ce Marulle le signera le croyant une déposition contre vous, & quand une fois nous aurons expulsé le diable, votre Nièce se servant alors de sa raison raccommodera votre cause, & le Commissaire sera forcé de juger sur ses résolutions.

GE'RONTE.

Votre raison est assèz bonne, mais si l'inquisition vient à sçavoir que j'ai voulu marier deux diables ensemble, elle ne prendra pas cela pour une plaisanterie, & le moins qu'il m'en arrivera sera d'être envoyé à l'hopital des fols.

VALENTIN. (*à Geronte bas.*)

Signes toujours, ma profession de barbier doctoral, m'authorise à m'y prendre de tous les biais pour parvenir aux fins que je me propose, & l'inquisiteur lui même qui ne tient

ſa vie que de mon ſçavoir faire, me paſſeroit en faveur de ce ſçavoir ce que j'entreprendrois encore de plus extraordinaire. (*à Géronte bas*) feignens...(*haut*) puiſque vous ne voulez pas abſolument vous rendre... (*à Marulle père*) allons Monſieur votre dépoſition.

MARULLE *père.*

Amené dans cette maiſon exprès pour y voir mon fils dans un état de folie, la fille qui eſt cauſe de ce facheux accident, & l'Oncle de cette fille qui ma inſulté, traité de fol moi même, & qui à porté ſes excés contre moi, jusques aux injures les plus ſignificatives. (*Valentin ecrit.*)

VALENTIN. (*à Marulle père*)

Signez. (*Marulle père ſigne.*) *à Geronte*) vous ne repliquez rien à cela... (*bas*) dites que non.

GE'RONTE.

Cela eſt vrai... mais...

VALENTIN. (*à Géronte*)

En ce cas ſignéz. (*Géronte ſigne & faiſant difficulté.*) cette ſignature ne vous engage à rien car il n'eſt pas poſſible que ce ſoit ici une Comédie que l'on joue pour nous redreſſer, & dans l'autre cas j'ai, vous dis-je, dans ma manche, l'inquiſiteur & l'inquiſition. (*il remet le contrat à Iſabelle.*)

ISABELLE. (*le remet a Marulle fils*)

Es-tu ſatisfait, m'accuſeras tu encore de t'avoir ſeduit pour te tromper, je te rends ton Iſabelle, elle te tend la main, donne lui la tienne, & puiſque voila la ſignature de nos Parens le démon nous quitte, & nous permet de jouir enſemble d'une félicité, qu'il ne tolère pas dans tous les ménages.

MARULLE *père.*

Que vois je! qu'entends-je.

GE'RONTE

Quéſt-ce à dire une felicité...

VALENTIN.

Gare l'explication.

ISABELLE. (*à genouil*)

Mon Oncle, Monſieur le Commiſſaire.

MARULLE *fils.*

Mon Père...

VALENTIN.

Meſſieurs...

ISABELLE.

Vous voyez à vos pieds deux amans à qui l'amour a ſuggéré la follie dont vous êtes temoins, pour obtenir de nos parens un conſentement à notre mariage d'où dépend ſeul le bonheur de nos jours.

MARULLE *fils.*

Mon Père pardonnez à votre malheureux fils la disgrace qu'il vous à occasionnée, sa tendresse, son affection pour vous la reparera le reste de ses jours.

LE COMMISSAIRE.

Ma foi mon ami *habemus confitentem reum* les folies de ces enfans excusent la témérité de l'Oncle & met toute notre vengeance en deffaut.

VALENTIN,

Il n'y a que l'amour qui puisse désarmer un Commissaire.

GE'RONTE.

J'enrage, j'ai signé & suis pris pour duppe, voila un mariage à la diable, c'est à la dot de cent mille francs qu'on en a voulû, je la compterai à mon retour puisque je la dois, mais ne reparoissés jamais devant moi, (*à sa Niece.*) fripone, que pour recevoir vetre argent...allons continuons ma route gaiement je n'ai plus d'embarras ni d'événemens à craindre n'ayant plus de femelle à trainer derrière moi, (*en fureur.*) vous êtes tous de grands fripons il faut en convenir; vous croyez m'avoir bien attrapé, mais je tiens qu'on est fort heureux, quand pour de l'argent, on peut se débaraser en un jour d'une Nièce

enſorcellée, & d'un Procureur, d'un Médecin, & d'un Commiſſaire dont un ſeul des trois eſt cent fois pis que le diable.

MARULLE *fils.*

Mon Père pardonnez au chagrin que je vous ai cauſé, ſi j'euſſe pû vous prévenir....

ISABELLE.

Monſieur grace en faveur de notre amour & de notre jeuneſſe. Notre alliance n'a rien dont vous n'aurez lieu d'être content par la ſuite; il falloit recourir aux expédiens les plus prompts, puiſque mon Oncle me transportoit en Italie, pour m'y marier malgré moi, mais il eſt bon, il eſt tendre, ſoyez ſur qu'à ſon retour il aura tout oublié & comptera de bon cœur la dot en couronnant lui même nos juſtes feux.

VALENTIN, (*à genoux.*)

Allons Monſieur.

MARULLE *père.*

Levez-vous mes enfans je ſuis bon père, & puisque vous m'aſſurez que c'eſt pour votre bonheur, je prie le Ciel qu'il vous uniſſe comme je le fais.

VALENTIN.

Voilà qui va fort bien, on donne les mariés à Dieu. mais moi qui ai operé ce beau

mariage, on va me donner au diable: quand tout eſt baclé, c'eſt aſſez ordinairemént la récompenſe des intrigans.

ISABELLE.

Ne craínds rien. Monſieur le Commiſſaire donnez je vous prie (*elle donne de l'argent.*) ceci à vos gens, afin qu'ils ſoient contens. Daignez auſſi être de la noce je vous en prie. (*à Valentin.*) Pour toi ſois tranquille j'ai aſſés de bien pour te rendre heureux le reſte de tes jours.

VALENTIN.

Songez aux rolles différents que j'ai hazardés pour vous ſervir, Commiſſionnaire, ſans commiſſion, Barbier ſans pratique & médecin ſans ſçavoir. Puisque j'ai couru tant de riſque pour vous, vous devez en conſcience me mettre dans le cas de n'avoir plus beſoin de recourir aux fourberies, on ne ſe tire pas toujours auſſi favorablement des mains de la juſtice, & ſongez que les Procureurs & les Commiſſaires ſont ordinairement les derniers topiques des fripons.

FIN DU III. ET DERNIER ACTE.



